

CABINET DE CURIOSITÉS SOCIOLOGIQUES par Gérald Bronner



La guerre des intellectuels

Les polémiques soulevées par les déclarations de certains intellectuels français témoignent d'une course à la visibilité dans le marché concurrentiel des idées.

Ceux qui ont jeté un coup d'œil sur la presse française en cette rentrée n'auront pu passer à côté du phénomène de la « guerre des intellectuels » qui s'est cristallisée de façon violente autour de la personne du philosophe Michel Onfray, dont certaines déclarations de nature politique ont surpris. Par exemple, *Le Monde* a considéré que l'affaire était suffisamment importante pour lui consacrer deux unes. Les uns se demandaient si les intellectuels ne seraient pas « à la dérive », tandis que les autres organisaient une manifestation le 20 octobre à la Mutualité, à Paris, pour répondre à la question : « Peut-on encore débattre en France ? »

Pour toute personne non directement impliquée dans ces joutes, le tout laisse une impression de dérisoire hystérie. Ces intellectuels, et le cercle de commentateurs qui leur est attaché, ont convoqué des accusations sérieuses et des mots souvent durs pour se désigner les uns les autres.

Et voici cette curiosité sociologique qui a motivé l'écriture de cette chronique : ne peut-on espérer que ce monde, censé être composé d'individus contrôlant le langage et les enjeux moraux qu'il implique, soit caractérisé par une forme de sage retenue ? Non certes une forme d'indifférence, mais un jugement dont la hauteur tempérée évoquerait quelque chose d'une sagesse ?

Cet espoir est bien entendu naïf pour qui connaît un peu l'histoire des polémiques intellectuelles, lesquelles n'ont pas souvent échappé à la règle de l'hystérie. Il l'est encore pour qui sait que les groupes d'individus en

délibération peuvent être victimes d'un dénommé « effet de polarisation ». Cet effet se manifeste lorsqu'un groupe, ayant délibéré, adopte des positions plus radicales que la moyenne des positions individuelles avant la discussion. En d'autres termes, si la discussion fait parfois émerger une forme de tempérance du jugement, elle peut souvent aboutir à une radicalisation des positions de chacun.



LE MOT « CLASH » EST À LA MODE en France, comme le montre le nombre de pages web correspondantes trouvées par Google.

C'est là un fait qui a été mesuré à propos de nombreux sujets (l'évaluation des politiques d'aides sociales aux États-Unis, le féminisme, les préjugés racistes, etc.), y compris dans des groupes n'ayant pas de prédispositions à la radicalité, comme l'a rappelé le psychologue social américain Daniel Isenberg, auteur en 1986 d'un état de l'art sur ce point. On peut trouver bien des raisons à ce phénomène, par exemple que les individus ont tendance à s'engager dans une concurrence déclarative qui entraîne une partie du groupe dans des formes de surenchères.

Mais le fait est aussi que les intellectuels tentent de survivre dans un marché très concurrentiel : celui des idées. Et comme il y règne une certaine cacophonie, il faut parler fort pour se faire entendre. Ainsi, les uns n'hésitent plus à faire des déclarations fracassantes et outrées en gardant un œil sur le nombre de leurs relais sur Twitter, et les autres répondent par une indignation non moins excessive, ce qui est une bonne façon de se faire remarquer.

Ce dont il s'agit sur ce marché concurrentiel, c'est de faire de son discours un signe reconnu par autrui dans le bruit ambiant. La polémique et le « clash », pour utiliser un terme à la mode, sont de bons outils de distinction, même pour ceux qui font profession d'user de leur sagesse. D'ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard si le terme « clash » connaît un beau succès dans les recherches effectuées sur Google dans notre pays depuis 2013.

Reconnaissons que ces clashes impliquent plus souvent des rappeurs ou des starlettes de télé-réalité que des essayistes, mais ayons aussi assez de lucidité pour penser que les processus dont ils usent pour se distinguer dans une économie de l'attention cacophonique ne sont peut-être pas si dissemblables. Cette conclusion n'est après tout pas si inconfortable ; le seul enseignement à tirer est sans doute que ces intellectuels ne se tiennent pas tellement plus haut que nous. ■

Gérald BRONNER est professeur de sociologie à l'université Paris-Diderot.

Teilhard de Chardin : la bombe apostolique

par Alexandre Moatti, sur le blog Alterscience

Il y a 70 ans, les 6 et 9 août 1945, deux bombes atomiques rayaient de la carte Hiroshima et Nagasaki. Cette tragédie a donné lieu à des articles rétrospectivement effrayants, telle la une du *Monde* du 8 août, surtitrée « Une révolution scientifique ». Mais l'un des textes d'époque les plus surprenants à la gloire de la bombe atomique émane de... Pierre Teilhard de Chardin, jésuite et paléontologue (1881-1955). Publié

les apparences, « l'homme s'ennuie » dans le monde moderne, et l'énergie atomique vient lui apporter de nouveaux horizons : « Pour avoir étendu notre main jusqu'au centre même de la matière, nous avons découvert à l'existence un intérêt suprême : l'intérêt de pousser plus loin, jusqu'au bout, les forces de la vie. »

Les conquêtes par les guerres disparaîtraient ainsi au profit des nouvelles conquêtes

la science sera reprise une décennie plus tard dans la revue *Planète* ; il est au fondement des mouvements transhumanistes actuels. Mais chez Teilhard, l'évolution de l'homme va vers la rencontre de Dieu : par l'explosion, « l'homme s'est trouvé sacré » ; c'est l'éternel retour où « l'homme collabore à sa propre genèse », où « nous avons mordu au fruit de la grande découverte ».

Toute la doctrine de Teilhard se trouve résumée dans la conclusion du texte : « En fin de compte, le dernier effet de la lumière projetée par le feu atomique dans les profondeurs psychiques de la Terre est d'y faire surgir, ultime et culminante, la question du terme de l'évolution, c'est-à-dire le problème de Dieu. »

Contrairement à d'autres textes de Teilhard, il n'y a pas ambiguïté sur les dates. Il est publié en septembre 1946, après Hiroshima et Nagasaki, et il a été écrit après ces événements, et non juste après les essais dans le désert américain (16 juillet 1945) comme le suggère la référence aux essais de Bikini.

De nos jours, on trouve un article sur le site du journal *La Croix* (http://bit.ly/pls_sci_logs_3) pour parler encore de ce texte comme d'« une belle méditation ». Pour notre part, nous nous en tiendrons à la remarque faite par plusieurs auteurs depuis (certains l'excusent par le trop grand esprit d'abstraction de Teilhard), à savoir l'absence de mention – sans parler de compassion – des 200 000 victimes des deux bombes. ■



Le premier essai d'explosion nucléaire (Trinity), sur le champ de tir d'Alamogordo, au Nouveau-Mexique, en juillet 1945.

© Corbis

en septembre 1946 dans la revue jésuite *Études*, il s'intitule « Quelques réflexions sur le retentissement spirituel de la bombe atomique » (à lire sur Gallica : http://bit.ly/pls_458_sci_logs_2).

De ce texte, on retiendra d'abord les adjectifs marquant l'émerveillement : « une lueur éblouissante », « un ébranlement formidable », « un événement prodigieux ». On note chez Teilhard une glorification de la pensée humaine, de la science, et même de ce qu'on appelle aujourd'hui la *Big Science* – la capacité des hommes à s'unir pour une réalisation scientifique –, ici celle de la bombe atomique.

À cet égard, l'un des points les plus curieux de sa démonstration est le suivant. Malgré

offertes par la science. Ce thème de la disparition de la guerre grâce à la bombe atomique est répandu à l'époque, mais Teilhard le pousse assez loin en imaginant avec « les récentes explosions de [l'atoll de] Bikini » (en juillet 1946) l'avènement d'« une humanité intérieurement et extérieurement pacifiée ».

Son leitmotiv (permanent dans son œuvre) est l'évolution vers « un être nouveau ». Après l'explosion test de Trinity dans le Nouveau-Mexique, en juillet 1945, les expérimentateurs « se redressent [...], animés d'un nouveau sentiment de puissance ». L'homme, grâce à la bombe, peut « se grandir et s'achever biologiquement ». Ce thème de l'homme en évolution grâce à



Alexandre MOATTI
est historien des sciences
à l'université Paris-Diderot
(UMR 7219) et auteur
du blog Alterscience
(<http://www.scilogs.fr/alterscience>).



Retrouvez tous nos blogueurs sur
www.sciLogs.fr et suivez-les sur les réseaux sociaux.